

CULTURE

REPORTAGE Ils n'ont ni palmes ni moyens, mais des idées plein les poches. Incursion dans les coulisses de la relève du cinéma belge au festival de Cannes.

L'envers du premier décor de cinéma

LÉA DORNIER
À CANNES

À Cannes, tout le monde a des attentes. Les agendas sont serrés, et personne ne les respecte vraiment. Dans l'effervescence des projections, cocktails et rendez-vous pros, chaque rencontre peut compter. Le Festival est un terrain de repérage, où naissent les premiers contacts qui, parfois, se transformeront en coproductions ou en relations de confiance. Avant d'être un tremplin, Cannes est un premier pas.

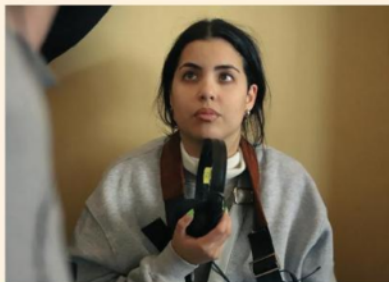
Pour cette 78^e édition du Festival, trois jeunes cinéastes belges comptent dans les sélections parallèles. Jeanne Brunfaut, directrice du Centre du cinéma et de l'audiovisuel, salue la singularité des premiers films belges en comparaison à d'autres pays. «Il y a une patte. Ce qui fait le lien entre tous nos films, c'est de parler de la société dans laquelle on vit, et ce, de différentes manières. Cette diversité-là nous permet d'être autant présents dans les festivals.»

Notamment Alexe Poukine, pour son premier long-métrage «Kika». «Tu as quatre heures devant toi?», répond-elle quand on la questionne sur les difficultés rencontrées pour en arriver là. L'écriture du scénario lui a pris quatre

ans, le casting deux ans, et elle aura dû jongler avec différents imprévus. Mais l'enjeu en vaut la chandelle. Présenter un premier film à Cannes, c'est débarquer par la porte royale.

Filmer à contre-courant

Des voix rappellent que d'autres portes existent, qu'il n'y a pas de parcours tout fait. Rien n'était écrit d'avance. Ni les festivals, ni les subventions, ni même l'idée de faire carrière dans le cinéma. Et pourtant, la Bruxelloise Majda-Amja Yde Zellama s'est retrouvée un soir de février à Berlin, entourée d'inconnus venus l'enlacer comme s'ils la connaissaient intimement. Son film «Têtes brûlées» venait de remporter le prix spécial à la Berlinale.



© NOHAD SAMMARI

Ce long-métrage est son tout premier. Et il n'a rien d'un coup d'essai conventionnel. J'ai quitté l'ITAD (Institut des Arts de Diffusion) après un an, c'était trop normé, et il y avait du racisme. J'ai basculé dans une école flamande, Sint-Lukas, où l'approche est plus libre. Elle se lance dans un court-métrage sur le deuil et la foi musulmane, sans argent, sans encadrement, en dehors de l'école, pour jouir d'une liberté créative totale. Le résultat vise juste. Il ne circule pas en festivals, mais ailleurs: dans des centres pour mineurs, des maisons de jeunes, des lieux associatifs. Un producteur la repère. Quelques mois plus tard, elle écrit son premier long-métrage. Deux ans et demi après, il est couronné à Berlin.

Clyde Gates, producteur du court-métrage «Loynes» de Dorian Jespers, sélectionné à la Quinzaine des cinéastes de Cannes, revendique aussi une forme d'indépendance. «On a fondé la maison de production Scum quand on avait 18 ans. Une appropriation des moyens de production permet une plus grande autonomie de fabrication, du tournage jusqu'à la postproduction. On ne dépend pas de l'école, d'un exercice, ou d'un cadre.»

De court-métrage en court-métrage, les productions Scum ont convaincu de plus en plus de monde. Ils ont été sélectionnés à la Mostra de Venise, à Rotterdam, au MoMA, aux European Film Awards, et maintenant à Cannes. «On regarde toujours ce que tu as fait avant, pour voir si tu auras la capacité de ce qui va suivre. Il faut, aussi, réussir à se faire la meilleure place dans un festival dont l'attention est portée sur les long-métrages.» Mais Clyde Gates a déjà un pied dans la réalisation de son premier long. Il a obtenu une aide à l'écriture de la Fédération Wallonie-Bruxelles et du Centre national du cinéma en France.

La solidarité des financements belges

Les subventions, c'est la case départ. Et celle qui peut faire le plus peur. Pourtant, la Belgique se veut un terrain fertile. Ce qui fait son succès, c'est la complémentarité de ses aides: les soutiens du Centre du cinéma, les différents fonds régionaux et l'incitatif fiscal du tax shelter; et le fait qu'on puisse les cumuler. «J'ai été financée tout de suite, on m'a complètement fait confiance», confie Alexe Poukine. Alors que la France a été beaucoup plus réticente, parce que son film abordait des sujets tabous.

Même son de cloche du côté de Laure Stemmann. À 23 ans, elle a cofondé la maison de production Specimen Films avec Lucas Stephaunik. «On n'a jamais été rabaisés à cause de notre âge. Le système belge est moins hiérarchique que le français. Tu peux monter une boîte sans capital au départ.» Ils ont produit le premier long-métrage «Leskovik» d'Arthur Michel avec l'économie de la débrouille, un budget de 350.000 euros, dont 125.000 grâce au dispositif de «production légère» du Centre du cinéma belge. Tout s'est vite enchaîné. Ils ont tourné dans un petit village d'Albanie, avec une équipe de dix personnes, au rythme de la météo. Pas de plan de travail classique. Des chèbres qu'on fait venir en 4x4 pour une scène finalement jamais tournée. Une postproduction rocambolesque avec un ordi de



La Bruxelloise Majda-Amja Yde Zellama (portrait ci-dessus) a vu son premier film, «Têtes brûlées» remporter le prix spécial à la Berlinale, en février. Un parcours hors normes. © NOHAD SAMMARI

«Le système belge est moins hiérarchique que le français.»

LAURE STEMANN
CO-FONDATRICE DE SPECIMEN FILMS

«Kika», une claque douce signée Alexe Poukine à Cannes

Rencontre avec Alexe Poukine, la réalisatrice de «Kika», présenté à la Semaine de la critique de Cannes, et avec sa percutante actrice Manon Clavel. Un film plein de surprises.

Il y a les mots qu'on dit, et ceux qu'on ravalait. Dans «Kika», Alexe Poukine filme les deux. On la connaissait pour ses documentaires, la Bruxelloise signe ici son premier long-métrage de fiction, sans renier l'héritage du réel. Un film dédié, qui refuse de choisir entre comédie romantique et drame, ni entre trouble et tendresse. Dévoiler le synopsis, ce serait déjà le spoiler. Il met en scène Kika, une assistante sociale et mère dévouée, dont le quotidien au pas de course va prendre un tournant inattendu. L'héroïne est interprétée par Manon Clavel, solitaire et retenue à la fois. Le prénom s'inspire du surnom d'une autre réalisatrice belge, Kristine Gillard.

Un coup de foudre

Alexe Poukine a commencé à écrire ce film lorsqu'elle était enceinte de son deuxième enfant. «J'avais irrrationnellement peur que mon compagnon meure», raconte-t-elle, «j'ai pensé aux moyens de subsistance. Le travail du sexe m'a traversé l'esprit». Son actrice Manon Clavel se souvient du premier contact avec le scénario: «Quand je l'ai lu, j'ai halluciné. Je savais qu'il me fallait ce rôle et je n'avais que deux jours pour me préparer. J'ai regardé tous les documentaires d'Alexe, toutes ses interviews. Et quand on s'est rencontrés, direct, elle a fait une blague qui m'a fait hurler de rire. Je me suis dit: en plus d'être brillante, elle est drôle et humble. C'était un coup de foudre.»

Coup de foudre partagé, car Alexe Poukine a cherché son héroïne pendant deux ans, faisant passer des castings jusqu'à Montréal. «Manon, c'était elle ou personne. Le film ne peut pas se passer d'elle». Elle voulait que chacun puisse s'identifier au personnage et «prendre ce qu'il veut». Le film multiplie les lignes narratives, les ambiances et les séquences presque autonomes. Le rush d'une scène d'improvisation hilarante durant un repas dure originellement douze minutes. «Un vrai court-métrage, avec un développement et une chute hallucinante, mais on a dû raccourcir», dit la réalisatrice.

«Kika» explore les milieux BDSM (Bondage et discipline, sado-masochisme, NDLR), sans fétichisation ni posture sociologique. «Je pense que, les moments de bascule, quand on a le cœur en bouillie, sont d'autant plus opportuns pour des expériences aussi intenses», confie Manon Clavel. Pour Alexe Poukine, cette intensité s'est construite grâce à un long processus d'enquête. Elle a rencontré des travailleuses du sexe, dominatrices, assistantes



Pour son premier long-métrage, Alexe Poukine a cherché son héroïne pendant deux ans, faisant passer des castings jusqu'à Montréal, avant de rencontrer Manon Clavel.

«Quand on fait trop de blagues, le spectateur rit, mais est détaché du personnage. J'essaie d'arrêter de tout dramatiser.»

ALEXE POUKINE
RÉALISATRICE

sociales, pour saisir des nuances. «Il y a beaucoup de documentaire dans la fiction, et inversement. Je n'ai pas fait d'études de fiction, alors ce film a été mon école. Par exemple, le fait qu'une comédienne professionnelle puisse être plus crédible que quelqu'un qui joue son propre rôle, venant du documentaire, je ne m'en doutais pas.»

À pleurs ouverts

Le tournage a été un terrain d'expérimentations et de contraintes. «On toumait parfois dans un hôtel de discrétion encore en activité... C'était génial et compliqué à la fois», résume la réalisatrice.

«Moi, je pleure tout le temps. C'est comme ça que je fonctionne. Là, je me suis forcée à ravalier mes larmes. J'ai travaillé ce personnage dans son intimité», explique Manon Clavel. Elle cite Jim Carrey et Gena Rowlands parmi ses modèles, et dit avoir longtemps été fascinée par les grands gestes, les émotions extraverties. «Grâce à Alexe, j'ai appris une nouvelle manière de jouer.»

La réalisatrice aussi se sent grandie par ce

projet. «Comme Kika, je suis quelqu'un qui dramatisait tout. Dans le scénario, j'avais mis des blagues partout. Et j'ai compris que, quand on fait trop de blagues, le spectateur rit, mais est détaché du personnage. Il se dit: «Si elle s'en fout, on s'en fout aussi». Maintenant, j'essaie d'arrêter de tout dramatiser.»

Pour Manon Clavel, «Kika» est un film sur le non-jugement. Chaque personnage a la parole sur son parcours. «On ne peut pas juger les choix des autres. On n'a pas leur corps, leur âge, leur histoire. Tout le monde fait comme il peut.» «Kika», dans les salles dès le 25 juin, est une plongée sans voyeurisme. Un premier long-métrage qui bruisse du réel, jusque dans ses accidents.

L. D.

Drame
●●●●●

«Kika». Par Alexe Poukine. Avec Manon Clavel. En salles dès le 25 juin 2025.

montage qui passe d'appartement en appartement. «On sacrifie tout sauf l'artistique», insiste Laure. «Le réalisateur tenait à un compositeur particulier. On n'a pas fait une croix dessus.» Juste avant d'embarquer dans l'avion pour Cannes, l'actrice et réalisatrice Livia Pemeel a remis son dossier de financement au VAE, le Fonds Audiovisuel de Flandre, pour financer son premier long-métrage. Elle a déjà écrit le scénario, grâce à la bourse Vocatio. Sur la Croisette, elle passe ses journées au marché du film, à assister à des rencontres. Sa future productrice lui présente de potentiels coproducteurs. Chaque minute la rapproche un peu plus de son but. «C'est l'occasion de voir des partenaires en physique, plutôt que par mail, et de découvrir aussi des films.» Même quand elle n'écrit pas, et qu'elle travaille sur d'autres projets, elle garde les yeux ouverts. «Tout peut m'inspirer.» Il le faut. Car faire un premier film, c'est accepter d'en passer par tous les états: créatrice, productrice, stratégie administrative ou communicante.

Entre miracle et bricolage

Débiter dans le cinéma, c'est marcher sur un fil tendu entre ambitions créatives et réalité économique. Même Scarlett Johansson l'a dit, en présentant son premier film en tant que réalisatrice à Cannes cette année: «Réaliser un film indépendant, les gens ne le font pas pour l'argent.» Mais bon, on imagine bien qu'elle n'est pas la plus à plaindre.

«Des années de travail peuvent finir dans un tiroir», reconnaît Livia Pemeel. Malgré les aides, l'idée que faire du cinéma n'est pas un métier reste profondément ancrée: «On remet en question notre statut d'artiste, comme si c'était juste un hobby, alors qu'on fait de nombreuses études. On ne choisit pas ce métier pour être riche.» Majda-Amja Yde Zellama dénonce, elle aussi, la précarité du métier. Même si elle a reçu toutes les subventions demandées, son budget, autour de 600.000 euros au moment du tournage, ne lui a quasiment pas permis de se rémunérer. Elle vit du statut d'artiste, 1.600 euros par mois. «Le cinéma est très romantisé. Sur le tournage, mes acteurs non-professionnels s'attendaient à du luxe. Ce n'était pas le cas.»

La veille du début du tournage, elle appelle son producteur pour lui demander si c'est à elle de dire «action». Elle avait oublié qu'il devait le faire. «Les gens ne se rendaient pas compte à quel point c'était nouveau pour moi. J'étais dans une position de pouvoir, alors que je n'étais pas sûre de moi. La seule chose dont j'étais sûre, c'était ma mise en scène et ce que je voulais raconter.»

Majda-Amja Yde Zellama revendique une forme de naïveté heureuse. Elle n'a jamais été une grande cinéphile et n'avait jamais assisté à un festival de cinéma. En tant que Bruxelloise métisse et musulmane, elle ne s'identifiait à personne de ce milieu. «C'est allé très vite, je me sens privilégiée, parce que ça n'arrive pas à tout le monde. Dans ma promo, beaucoup se réorientent.»

Le plus dur? Tenir. «Ce métier est si intense qu'il faut une hygiène de vie. Faire du sport. Dormir. Manger. Se stabiliser. Pour pouvoir traverser la tempête. Il faut rester en cohérence avec ses valeurs. Tu peux être très influençable quand tout le monde a un avis sur ce que tu dois faire. Il faut apprendre à gérer les frustrations, à ne pas tout prendre à cœur, notamment s'il y a des conflits sur le tournage.»

La lucidité vient avec le temps. Laure Stemmann l'a compris en chemin. «Ce qui fait la réussite d'un premier film, c'est d'accepter de ne pas tout mettre dedans.»

Article réalisé avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles.

Festival de Cannes 2025: nos pronostics

Avant le verdict du jury, voici notre palmarès fictif pour les prix de cette 78^e édition du Festival de Cannes. Verdict ce samedi 24 mai.

Palme d'or

«Sentimental Vibes» de Joachim Trier. Ce drame familial norvégien explore les relations complexes entre un père réalisateur et ses filles. À la fois touchant et accessible, le film a reçu une ovation de 15 minutes.

Grand Prix

«Résumations» de Bi Gan. Une œuvre floue, visuellement époustouflante, mêlant

science-fiction et poésie. Mais un film exigeant, peut-être trop niche.

Prix du Jury

«Sûris» d'Oliver Laxe. Sur la Croisette, tout le monde est resté bouche bée par ce surprenant road-movie spirituel à travers le Maroc. Mais les sujets controversés qu'il porte à l'écran pourraient l'empêcher d'atteindre la Palme.

Prix d'interprétation féminine

Jennifer Lawrence dans «Die My Love» de Lynne Ramsay. Une performance intense et

viscérale sur la maternité et le désir, qui a captivé le public malgré des critiques mitigées sur le film.

Prix d'interprétation masculine

Wagner Moura dans «The Secret Agent» de Kleber Mendonça Filho. L'acteur brésilien incarne avec brio un agent double dans ce thriller politique.

Prix de la mise en scène

«Sound of Fallings» de Mascha Schilinski. Un drame allemand poignant sur les traumatismes intergénérationnels, acclamé

pour sa narration fluide et sa sensibilité.

OÙ

«Two Prosecutors» de Sergueï Loznitsa. Difficile de ne pas intégrer au palmarès ce drame historique sur les méandres du régime totalitaire de l'Union soviétique en 1937. Il offre un parallèle troublant avec les dérives contemporaines.

Prix du scénario

Jafar Panahi pour «Un simple accident». Un récit poignant sur la répression en Iran, proposant une critique sociale incisive et une narration maîtrisée.

L. D.